

## PORTRAIT

*De l'autre  
côté  
des livres :  
Klaus  
Flugge,  
fondateur  
d'Andersen  
Press.*

**D**ans le monde des livres pour enfants il est quelques personnes sur lesquelles chacun aime garder un œil. Acceptant de prendre des risques, parlant franc, ayant une vision claire de ce que devrait être l'édition pour enfants, elles défient, provoquent, suscitent l'admiration, le respect, la surprise et la controverse. Ainsi en est-il de Klaus Flugge, l'homme de l'autre côté d'Andersen Press.

Il y a exactement sept ans qu'il a fondé Andersen Press. Voici ce qu'il dit de la situation actuelle : « Nous pouvons maintenant nous permettre de publier des livres qui n'ont pas de succès. Je continuerai toujours à publier des livres qui ne remportent pas de succès ». Il le pense sérieusement et son accent germanique semble accentuer la sincérité du propos. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait aucun clin d'œil dans la mise en scène de Flugge. Il y en a certainement. Il utilise des mots tels que « original », « imagination », « créateur », « excitant » aussi souvent que nombre d'éditeurs parlent de tirages, prix, marges et droits sur les éditions de poche. C'est l'étincelle de l'imagination qui a déclenché son travail d'éditeur et lui donne assez de conviction pour publier des livres qui sont « uniques et différents », qu'il s'agisse de l'interprétation d'un conte de fées ou d'une histoire nouvelle à raconter.

Né à Hambourg en 1934, apprenti dans une librairie puis élève à l'École commerciale du livre de Leipzig, il émigra en Amérique à l'âge de 23 ans ; réfugié de l'Allemagne de l'Est, il ne parlait que l'allemand et le russe, ne connaissait personne mais avait le sentiment que l'Amérique était « un pays des plus excitants ». Il exerça plusieurs métiers, eut sa période de routard.

Il fut pendant deux ans GI américain, puis on lui offrit un poste d'assistant personnel de Lew Schwartz, propriétaire des éditions Abelard-Schuman à New York. Au bout d'un an et demi, Schwartz lui suggéra d'aller en Europe défendre la très petite liste de titres qu'ils avaient là-bas. C'est ainsi qu'il arriva à Londres en 1961, « ne sachant à quoi s'attendre, jeune, plein de complexes, un étranger en Grande-Bretagne ». Il trouva cela difficile. En Amérique il faisait partie d'une vaste population d'immigrants. Ici ce n'était pas la même chose. Il découvrait également qu'il connaissait bien peu le métier d'éditeur. « Je n'avais aucune expérience. Je croyais que les livres seraient acceptés de part et d'autre de l'Atlantique de la même façon ». Il dut apprendre, publiant à la fois des ouvrages d'imagination, de la poésie, et quelques livres pour enfants. Lorsque Schwarz mourut et qu'Abelard-Schuman fut acheté par Blackie, il avait acquis une vision plus internationale et « une foi solide dans les co-productions, spécialement dans le domaine des livres d'images, qui ont besoin d'un soutien international ».

Blackie était « distingué, vieux, traditionnel », mais le but ultime de Flugge avait toujours été de posséder sa propre maison d'édition. Dès 1975 « je savais que si je pouvais obtenir l'organisation appropriée pour me soutenir dans les services de vente, de distribution, de publicité, j'étais prêt à faire démarrer ma propre maison. A cette époque j'étais très engagé dans l'édition pour enfants ; je me sentais très confiant. » Hutchinson, solidement implanté sur le marché, avec des agences à l'étranger et une petite liste de livres pour enfants, semblait l'éditeur idéal à contacter. L'idée de Flugge fut bien reçue et un accord conclu, aux termes duquel Hutchinson avait des parts dans la nouvelle société, Klaus étant conseiller ; il pouvait utiliser les locaux, le catalogue et le service de distribution de Hutchinson. Andersen Press publia ses quatre premiers livres à l'automne 1976. Pourquoi ce nom, Andersen ? « C'est plus facile à prononcer que Flugge et, bien sûr, le nom de Hans Christian mérite d'être honoré. (Je ne devrais peut-être pas dire ça. Peut-être n'est-il pas honoré !) ». Pour Klaus Flugge, Andersen était « un écrivain original qui a apporté au livre pour enfants sur le plan international plus que tout autre ».

L'association de Flugge avec Hutchinson lui donna une grande force. « J'avais besoin de cette force. Un grand nombre des auteurs que je publie sont devenus des amis personnels et je dois être capable de leur dire : je vous traite aussi bien que n'importe quel éditeur pourrait le faire. S'il n'en était pas ainsi je ne pourrais pas les regarder en face. On me dit que les affaires et l'amitié ne doivent pas être mêlées, mais à une exception près, les auteurs qui sont restés avec moi au fil des années sont demeurés des amis. C'est merveilleux et cela démontre que je fais ce qu'il faut pour eux. » Klaus Flugge a été le premier à publier David McKee (celui-ci est en train de faire de nouvelles illustrations pour son premier livre *Two can Toucan* — publié par Abelard — pour Andersen), Ruth Brown, Joan Aiken, Roy Brown. Il a introduit dans ce pays les romans de Christine Nöstlinger, la célèbre autrichienne.

En 1983, Andersen publie 26 titres avec une équipe de trois personnes. Il est toujours fasciné par « le procédé très créateur qui consiste à réunir mots et images » dans les albums, à trouver et publier de bonnes histoires pour les enfants. Il continue. La Bibliothèque des Jeunes Lecteurs d'Andersen Press est maintenant reconnue comme étant une collection où l'on peut trouver des histoires bien racontées auxquelles on peut se fier pour le public difficile des pré-adolescents. Parmi les collaborateurs réguliers d'Andersen Press il y a Ralph Steadman, David McKee, Tony Ross, Leo Lionni, Naomi Lewis, Philip Curtis et d'autres. « Si je prends un nouvel auteur, il faut que ce soit un nouveau

***Un article  
traduit  
de « Books  
for Keeps »  
n° 24,  
janvier 1984,  
revue  
anglaise  
de l'Association  
pour la librairie  
à l'école.***

## PORTRAIT



Klaus Flugge.

talent, quelqu'un qui a quelque chose de vraiment différent à proposer. Je peux me permettre de dire cela maintenant, ce qui est merveilleux. » En 1976, Tony Ross était un débutant ; il est venu à la nouvelle maison d'édition avec son carton à dessin. Klaus vit en lui « un nouveau talent exceptionnel » et *Boucles d'Or* devint l'un des premiers livres d'Andersen Press. Il s'agissait d'un artiste dont le style non conventionnel était très différent de ce qu'on considérait traditionnellement comme convenant aux enfants. Ses images pour un livre comme *The enchanted pig* n'atténuent en rien les passages les plus macabres ou explicites du conte. Klaus est convaincu que les enfants peuvent s'en accommoder : « Ils n'ont pas besoin d'une histoire facile ; ils n'ont pas besoin qu'on leur explique les choses. Ils adorent être mystifiés et aller à la découverte ; et ils sont bien plus intelligents que ne le pensent certains parents ou enseignants. »

Tony Ross a été le premier d'une longue liste. « L'Angleterre est pleine d'artistes et d'écrivains de talent. Je préfère créer mes propres livres que les acheter à l'étranger. » Il existe une ou deux exceptions à cette règle de Flugge, comme Janosch, dont *A Panama, tout est bien plus beau* est à son avis « un des classiques modernes parfaits dans le domaine des livres d'images, irrésistible aussi bien pour les vieux que pour les jeunes ; qui inspire la tendresse comme Shepard — mais rappelez-vous que Janosch écrit aussi l'histoire ». Les livres d'Andersen Press se vendent bien à l'étranger. Mais il semble que le public britannique ne réagisse pas bien à des noms étrangers. « Ce n'est pas que les gens soient conservateurs mais ils sont juste un peu insulaires. » La résistance est telle que s'il s'agit d'un nom étranger il s'en vend un tiers de moins que lorsqu'il s'agit d'un nom britannique.

Un des livres d'Andersen Press qui a eu le plus de succès est *The Tiger who lost his stripes*, une « histoire parfaite » écrite par Anthony Paul et illustrée par Michael Foreman ; il en a été vendu près de 100 000 exemplaires de par le monde et Sparrow vient d'en faire une édition. L'association avec Sparrow par l'intermédiaire de Hutchinson est une chance pour les acheteurs de livres qui ont ainsi une édition brochée, cousue, de grande qualité (souvent imprimée d'après les typons ou les clichés originaux d'Andersen). En général Klaus ne se préoccupe guère de vendre des droits pour des éditions brochées. « Les éditeurs d'éditions brochées viennent me voir s'ils sont intéressés par quelque chose. » Mais il a conscience du rôle des éditions brochées dans la concurrence. « Comme le public réduit ses dépenses, et qu'adultes et enfants semblent trouver les éditions brochées non seulement plus attirantes que les cartonnées mais meilleur marché, je suis surpris de ven-

dre encore ! Je m'attendais à ce que nos ventes baissent, au contraire elles semblent augmenter régulièrement. »

Klaus Flugge aime à se dire qu'Andersen est maintenant en vedette ; mais son attitude devant le succès est ambivalente. Cela ne l'intéresse pas de « se ranger dans le peloton de tête » pour y parvenir ou s'y maintenir ; mais plutôt de placer sa confiance dans des artistes en lesquels « il croit » ; il s'agit là d'une intégrité artistique aiguë qui annihile presque son jugement commercial si les éléments essentiels, « la fraîcheur, l'originalité et la stimulation » sont présents. Bien entendu il espère que d'autres verront aussi ces virtualités, et que les risques qu'il prend auront un résultat commercial. Des livres tels que *Les maxi-désastres des mini-souris (vertes)* de Waddel et Dupasquier, et *The Hunter and the animals* de Tomie de Paola, dans lesquels il avait grande confiance, « ne se sont pas vendus aussi bien qu'ils l'auraient dû ».

Récemment *Je le déteste, mon nounours* de David McKee a été attaqué par les critiques qui le trouvaient « difficile », « surréel » et « comblaisant ». Comment réagit-il à ces critiques ? « Il arrive que vous sentiez la nécessité de faire un livre. Si vous avez foi en un artiste vous respectez ses sentiments et vous croyez à ce qu'il est en train de faire. Être proche d'un artiste aide à le comprendre, à découvrir son point de vue. Ce livre m'enthousiasme ; mais c'est le genre de livres que des adultes trouvent difficile à faire accepter et saisir par les enfants ; les enfants n'ont pas ces problèmes, ils prennent ce qu'ils trouvent. Le livre s'est bien vendu à l'étranger. » *Encore un commentaire sur l'attitude conservatrice de la plupart des adultes britanniques à l'égard des livres pour enfants ? Le fait que Bernard et le monstre* (un autre livre de David McKee chez Andersen, accueilli au début, comme *Max et les Maximonstres* de Sendak, par les protestations des adultes) s'achemine vers le statut de livres d'images moderne « classique » est le signe que nous parvenons enfin au but.

Le succès d'un livre tout aussi provocant, *La colère d'Arthur*, (7 500 exemplaires vendus depuis mai 1982) est encourageant et particulièrement délicieux pour un éditeur qui se voit parfois bataillant contre des adultes qui « veulent seulement une histoire facile à lire à l'heure du coucher ». On se penche sur les livres d'Andersen Press, on en parle, on les partage, ce qui les fait prospérer. Hiawyn Oram apporta l'histoire de *La colère d'Arthur* à Andersen Press et, dans ce qu'il appelle « un exemple fantastique d'édition créatrice », Klaus Flugge en confia l'illustration à un jeune Japonais, Satoshi Kitamura, parce qu'il pensait ainsi « plaquer un accord ». Kitamura, sur le point de retourner au Japon, fatigué de faire du porte à porte avec son carton

**« Ce n'est pas  
que les Anglais  
soient  
conservateurs,  
mais  
ils sont juste  
un peu  
insulaires. »**

## PORTRAIT

*« Le livre  
introduit  
l'enfant  
dans  
certains  
mystères  
de la vie. »*

à dessin auprès des maisons d'édition et furieux des réactions à son travail, réalisa les étonnantes illustrations qui lui ont valu le prix Mother Goose décerné à l'artiste le plus prometteur nouveau venu dans l'illustration des livres d'images.

Sa générosité d'esprit, sa vision à long terme conduisent Klaus Flugge à faire reculer les limites de l'édition du livre d'images, à une époque où c'est avec prudence que la plupart sondent les courants ou produisent des nouveautés. Il fait partie d'une poignée d'éditeurs (il cite Gollancz, Bodley Head, Cape et Julia Mac Rae en exemples) qui tentent de publier des livres que l'on pourrait même qualifier de vaguement « expérimentaux ». Et puis, dit-il, « ce qui est petit est beau » ; c'est la seule façon d'être vraiment créateur, de demeurer intimement engagé dans l'édition. « Je ne veux pas être un directeur général. Je veux être engagé dans toutes les étapes ; c'est ce qui vous rend heureux, vous incite à plus d'effort pour obtenir le bon résultat. »

Bien entendu l'avenir du livre le préoccupe. Mais ce qui le préoccupe plus encore, c'est que la fonction la plus importante d'un livre, qui est d'être un foyer de communication entre l'adulte et l'enfant, pouvant « introduire l'enfant dans certains mystères de la vie », est érodée du fait que les adultes ne prennent pas le temps du partage. « Le livre engage l'imagination plus que toute autre chose. C'est ce qui le fera durer. Il est plus nécessaire que jamais, à l'âge de la télévision et de la vidéo, d'être entraîné dans les livres comme par magie. Vous n'avez pas besoin de livres de documentation ; vous pouvez les avoir par la vidéo. Vous n'avez même pas besoin du Human Body Pop-Up parce que la télévision peut montrer tout cela bien mieux... Les livres de fiction sont seuls capables d'entrer en contact avec l'imagination à son niveau le plus profond. »

Il est réconfortant d'entendre quelqu'un parler de la magie des livres, spécialement lorsque le bon sens s'allie à l'esprit d'aventure du pionnier. Quelles sont les perspectives d'Andersen Press ? « De bons livres ! De nouveaux livres ! Des livres excitants. » On a l'impression d'une éclaircie dans le ciel gris et sombre des prévisions de la plupart des éditeurs. Klaus Flugge fait pour l'édition ce que, à son avis, le livre d'images devrait faire pour l'enfant. Tel un parent consciencieux il prend du temps, il se donne du mal pour que l'imagination, essentielle mais négligée, soit entretenue, en sorte qu'un enfant puisse « passer d'un monde à un autre, différent », et que celui-ci soit frais, original et merveilleux, et pas seulement rempli de clichés et des classiques de la génération précédente.

*Traduction  
Jacqueline Michaud*